

La petite-fille de la sorcière. Enquête sur la culture magique des campagnes au temps de George Sand de Vincent Robert

Lucie Desjardins

Numéro 264, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, L. (2018). Compte rendu de [*La petite-fille de la sorcière. Enquête sur la culture magique des campagnes au temps de George Sand* de Vincent Robert]. *Spirale*, (264), 34–36.

LA SORCELLERIE AU SECOURS DE LA POLITIQUE

Par Lucie Desjardins

**LA PETITE-FILLE DE LA SORCIÈRE.
ENQUÊTE SUR LA CULTURE MAGIQUE
DES CAMPAGNES AU TEMPS DE GEORGE SAND**

de Vincent Robert

Éditions Les Belles Lettres, 2015, 320 p.

On envisage souvent la superstition comme le reste d'une mentalité prémoderne que le progrès des sciences au siècle des Lumières aurait presque complètement éradiquée. Pourtant, parallèlement au processus de marginalisation des croyances dites « populaires », on retrouve encore dans la première moitié du XIX^e siècle tout un ensemble de textes qui mettent en scène des pratiques superstitieuses et qui sont loin d'être anachroniques. Or, les travaux des dernières décennies sur les relations entre culture savante et culture populaire nous obligent à nous interroger non seulement sur la répression des croyances irrationnelles, mais aussi sur leur survivance, leur transmission et leur diffusion. C'est à cette réflexion que nous convie l'ouvrage de Vincent Robert.

La petite-fille de la sorcière est Fanchon Fadet, le personnage principal d'un roman de George Sand dans lequel on retrouve des phénomènes irrationnels que le paysan ne parvient pas expliquer et qui sont immédiatement attribués à l'intervention du diable ou des fées. Y sont tour à tour abordées les figures de la sorcière, du follet, du retour du pays des morts, de la malédiction des bessons, de la sage-femme et de la guérisseuse. En marge de la communauté, celle qu'on surnomme « *la petite Fadette* » a la taille d'un



farfadet et les pouvoirs d'une fée. Laide, mal habillée, mal coiffée, cette « *sauvageonne* » pratique prétendument la sorcellerie en soignant humains et animaux grâce aux herbes qu'elle cueille dans la campagne.

Signes et traces de la culture rurale

C'est en suivant l'approche des *traces* développée par l'historien des mentalités Carlo Ginzburg dans *Le fil et les traces* (2010) que Vincent Robert entend reconstituer l'imaginaire de la sorcellerie et de la « culture magique » des campagnes du XIX^e siècle. L'examen de ces traces permet de nombreuses réverbérations : de l'enquête dans

les archives aux couches de sens qui se déploient et s'empilent à travers les siècles dans un mot, une expression, un récit, un geste ou un objet. Il s'agit donc de suivre de près ces traces délaissées, ces signes marginaux en leur restituant le sens dont ils étaient porteurs pour ceux qui leur étaient contemporains, et qui nous demeurent étrangers tant que nous ne retrouvons pas les conditions dans lesquelles ils apparurent et les réseaux de références au sein desquels ils s'inscrivaient alors.

La démarche vise à comprendre de l'intérieur la culture magique des paysans français du XIX^e siècle. Par culture magique, il ne faut pas entendre ici

un univers ancré dans la superstition, mais plutôt des manières d'être, des croyances, des attitudes qui deviennent les instruments d'une régulation sociale. Cette culture, longtemps négligée par les historiens du XIX^e siècle, intéressés d'abord par la modernisation et la révolution industrielle, est pourtant encore bien vivante dans les campagnes, comme en témoignent à la fois les documents d'archives et les romans étudiés par Vincent Robert. La première partie de l'ouvrage prend soin de situer le roman de Sand dans un contexte d'écriture qui empêcherait le lecteur de lire ce récit comme un simple récit « champêtre », uniquement centré sur le décor et projetant sur la campagne les fantasmes de lecteurs urbains. C'est dans son château de Nohant que George Sand écrit ce qu'elle appelle elle-même des « romans champêtres » dans lesquels elle décrit sa campagne natale. C'est dans les veillées, lieux privilégiés de la transmission orale, qu'elle entend les contes et récits traditionnels de sa région, qu'elle développera dans *La petite Fadette*, publié en 1849 et d'abord destiné à un public cultivé. La deuxième partie de l'ouvrage invite plutôt à une série de « décryptages » des signes de la sorcellerie présents dans le roman. Enfin, l'auteur tire de sa lecture un ensemble de conclusions qui montrent à quel point le roman permet de saisir les formes complexes de la culture politique du XIX^e siècle, et en particulier de la culture républicaine. Si, à la fin du XVIII^e siècle, Restif de la Bretonne déclarait que « *les paysans n'ont pas d'écrivain* », il aurait pu, au siècle suivant, constater qu'ils en avaient trouvé une en la personne de George Sand, car cette dernière mobilise de fines connaissances du monde rural.

L'ouvrage de Vincent Robert se caractérise donc par sa méthode d'enquête et de lecture située aux confins de l'ethnographie, de l'histoire des mentalités et de l'histoire politique. Rappelons qu'Arnold van Gennep, fondateur de l'ethnologie rurale de la France, a porté un jugement sévère sur les romans de George Sand consacrés à la culture du Berry, auxquels il reprochait un manque d'exhaustivité et de précision, voire une absence totale de méthode scientifique. Sand ne donne en effet qu'une version partielle et, à vrai dire, très édulcorée des croyances du Berry, qui semblent à l'abri du temps. De ce point de vue, Vincent Robert rappelle à quel point l'auteure est une informatrice décevante, moins méthodique et moins fiable que son ami, l'ethnologue Alfred Laisnel de La Salle, qui a publié, en 1875, *Croyances et légendes du centre de la France*, ouvrage qu'elle a pourtant préfacé.

La mise en scène de la paysannerie

C'est peut-être que l'essentiel est ailleurs. Sand n'est pas folkloriste, elle n'expose pas son savoir ou ses observations. Quand elle raconte une histoire, elle

incarne une tradition qui est encore bien vivante pour elle. En somme, elle suggère bien plus qu'elle ne recense des pratiques devenues désormais insignifiantes, voire totalement inconnues du lecteur citadin du XIX^e siècle, qu'il s'agisse du geste particulièrement étrange de Fadette qui bouge les bras comme si elle s'apprêtait à voler pour diriger l'orage, de la poule blanche destinée à signifier à Landry qu'elle n'est pas une mauvaise sorcière ou encore du couteau que Sylvinet pense lui offrir mais qui pourrait altérer leur amitié. Rappelons que le narrateur du roman est un chanvreur : celui-ci, traditionnellement, broyait le chanvre utilisé dans la confection des vêtements pour, le soir à la veillée, s'employer à sa tâche tout en divertissant le groupe par des histoires et des légendes. De ce point de vue, l'ouvrage de Vincent Robert nous invite à remettre en perspective le penchant des folkloristes, qui fantasment souvent les paysans comme des médiateurs des croyances antiques et des superstitions, alors qu'il s'agit davantage pour les écrivains de mettre en scène des subjectivités et des formes de vie qui ne sont pas uniquement de simples instruments visant à illustrer l'imaginaire superstitieux des campagnes.

Vincent Robert affirme d'ailleurs que George Sand ne pouvait pas tout dire sans perturber son projet de réhabilitation de la paysannerie. Il fallait éviter d'exposer les paysans à la moquerie du public cultivé, ne pas « *contester a priori l'expérience des lecteurs [...] au risque de rendre totalement inaudible son propre message* ». Du reste, les paysans n'aiment pas parler de ces choses-là devant les étrangers, comme l'a constaté Jeanne Favret-Saada dans *Les mots, la mort, les sorts* (1977), son enquête sur la sorcellerie en bocage normand. Pourtant, cette histoire étrange de jumeaux inséparables et d'une petite-fille de sorcière qui s'éprend de l'un d'entre eux est émaillée de signes et d'allusions qui n'ont pas échappé à certains de ses lecteurs et qui cadreraient parfaitement avec l'horizon d'attente des paysans de l'époque. Les effets de la loi Guizot sur l'instruction obligatoire (1833) commençaient à se faire sentir et les romans de Sand attiraient désormais de jeunes lecteurs issus de la campagne ou de milieux modestes, qui comprenaient parfaitement bien ce qui s'y jouait. De ce point de vue, l'ouvrage de Robert nous présente une auteure qui cherche d'abord à étudier les réalités sociales et culturelles des campagnes, le contexte traditionnel de transmission de la culture rurale, mais aussi, voire surtout, les rapports complexes qui se tissent entre les paysans. Le roman évoque en effet largement la vaste question de leurs craintes et de leurs préjugés. Ainsi, les villageois portent un regard cruel sur le personnage de Fadette en raison de son apparence repoussante et de la réputation sulfureuse de sa famille.

La sorcière et la Seconde République

Les superstitions apparaissent donc ici dans leur dynamisme intrinsèque et dans leur cohérence propre. Plus que de simples motifs, elles permettent de comprendre les tensions internes et le dynamisme d'une vie paysanne plus complexe qu'elle n'y paraît. Comme le souligne l'auteur, les romans champêtres de George Sand ne cherchent pas à reproduire le réel, mais aspirent plutôt à le transformer. Or, « *on ne transforme pas ce qu'on ne comprend pas, ou si mal, surtout quand on prétend le faire du haut de sa supériorité sociale et culturelle* ». Aussi l'étude du roman permet-elle à Vincent Robert d'établir une forme de correspondance entre les croyances et les idéaux politiques dont la Seconde République s'est d'abord fait le porte-voix. Si l'écriture s'affiche en retrait de la politique et que la préface du roman nous invite à lire celui-ci comme un simple conte destiné à « *distraindre* » ou à « *endormir* » le lecteur, on peut pourtant y voir un véritable projet politique.

Cette manière souterraine de faire de la politique est en effet celle que George Sand choisit lorsque, après les répressions sanglantes de 1848, elle se retire dans le Berry et écrit ses romans champêtres. À cet égard, l'auteur montre comment la culture politique est née, dans les campagnes, en partie de « *l'entrecroisement de la culture républicaine des quarante-huitards et de la sorcellerie, l'association paradoxale des formes de pensée les plus archaïques et de la modernité politique* ». Si les paysans vivent au rythme de l'éternel retour des saisons, ils ont adopté la nouvelle symbolique républicaine en l'ornant des atours de leurs fées et autres *fades*, où l'on peut reconnaître sans équivoque le surnom Fadette. La campagne du Berry n'est donc pas une Arcadie immuable et insensible à l'histoire, elle est aussi touchée par le tourbillon sanglant des revendications sociales. Cette démarche permet de mettre de côté un préjugé, celui de l'immobilisme du monde rural du XIX^e siècle : la campagne n'est pas inscrite dans une atemporalité bienheureuse, mais bel et bien au cœur même de l'histoire sociale et politique, et les croyances populaires ne sont pas que de simples lubies de paysans ignorants ou illettrés, elles sont surtout un vecteur permettant de maintenir la cohésion sociale.

À partir de sa lecture de *La petite Fadette*, Vincent Robert montre de quelle façon la figure de la République se nourrit des traits que l'on prête aux sorcières des campagnes, susceptibles de jeter de bons ou de mauvais sorts. C'est Marianne elle-même, son plus évident symbole, qui est construite sur ce modèle : « *Divinité ambiguë surgie du fond des siècles, magicienne et sorcière venue du Midi et du centre de la France, Marianne réapparut sous la Deuxième République.* » Le roman participerait ainsi d'une stratégie mise en œuvre par une George Sand

déçue du virage conservateur de l'automne 1848 qui chercherait d'autres façons et d'autres formes pour « *éclairer le peuple* ». Il s'agit là d'une lecture originale et audacieuse, qui s'appuie essentiellement sur l'engagement politique de l'auteure. Maurice Agulhon a, du reste, déjà montré de quelle façon la figure de Marianne a été utilisée par les ennemis de la République pour en stigmatiser le caractère à la fois féminin et populaire, le prénom Marie-Anne, ou Marianne, étant fort répandu dans les campagnes. Ce prénom populaire aurait d'abord été employé par dérision par les ennemis de la République qui, elle, l'aurait pourtant accepté avec fierté et utilisé sans complexe. La culture rurale qui était jadis diabolisée, décriée ou rejetée se trouve en fin de compte réinvestie par la culture urbaine et républicaine. Et la sorcière se manifeste comme une figure réversible dotée d'un pouvoir de fascination et facilement récupérable.

Culture rurale et idée de progrès

C'est donc une sorte d'anthropologie politique qui est proposée ici ou, si on veut, le « *récit d'un processus de modernisation, mais qui se fait sans violence symbolique, sans rupture culturelle* ». En somme, la démarche d'écriture de la romancière s'inscrit dans un courant aux contours encore flous, celui des études « folkloristes », où elle opère cependant un virage épistémologique en se plaçant dans l'esprit de ses personnages, *in medias res*. Si George Sand refuse la contrainte de l'exactitude scientifique, elle sait se montrer fine observatrice et analyse avec un œil d'ethnographe les rites et les coutumes des paysans, le cadre dans lequel ils vivent et leurs univers moral et symbolique.

Comme le souligne Vincent Robert en introduction, « *que l'on ne puisse utiliser la littérature sans précaution va maintenant de soi* ». Cependant, il néglige dans son ouvrage les méthodes développées par les ethnocriticiens dont tout le travail, ces dernières années, consiste précisément à étudier les variations culturelles constitutives des œuvres littéraires. En se proposant d'interpréter la littérature et ses effets de sens, l'ethnocritique s'intéresse aux jeux incessants qui sont à l'œuvre dans le texte entre des formes plus ou moins hétérogènes de culture orale et écrite, folklorique et officielle, légitime et illégitime, attestée et inventée. Il reste toutefois que les analyses du roman et l'attention aux menus détails permettent d'approfondir une réalité devenue difficilement accessible. De ce point de vue, l'ouvrage de Vincent Robert montre de quelle façon une politique issue des pratiques et savoirs populaires se fraie peu à peu un chemin dans les réseaux républicains et socialistes. C'est dans cette culture populaire que George Sand entrevoit des « *potentialités progressistes, c'est-à-dire démocratiques et féministes* ». ■